EMILY ST. JOHN MANDEL

STATION ELEVEN

Parce que survivre ne suffit pas.

alto

Le côté lumineux de la planète s'enfonce dans les ténèbres
Et les villes s'endorment, chacune à son heure
Et pour moi, aujourd'hui comme alors, c'en est trop.
Le monde est trop présent.

Czeslaw Milosz

LE THÉÂTRE

1

Le roi se tenait, à la dérive, dans une flaque de lumière bleue. C'était l'acte IV du *Roi Lear,* un soir d'hiver à l'Elgin Theatre de Toronto. En début de soirée, pendant que les spectateurs entraient dans la salle, trois fillettes – versions enfantines des filles de Lear – avaient joué à se taper dans les mains sur le plateau, et elles revenaient maintenant sous forme d'hallucinations dans la scène de la folie. Le roi titubant essayait de les attraper tandis qu'elles gambadaient çà et là dans les ombres. Il s'appelait Arthur Leander et avait cinquante et un ans. Des fleurs ornaient ses cheveux.

« Me reconnais-tu ? demanda le comédien qui interprétait Gloucester.

– Je me rappelle assez bien tes yeux », répondit Arthur, distrait par la version enfantine de Cordelia.

Ce fut à ce moment-là que la chose se produisit. Son visage se crispa, il trébucha et tendit le bras vers une colonne, mais, évaluant mal la distance, se cogna durement le tranchant de la main.

« Au-dessous de la taille ce sont des Centaures », dit-il. Non seulement ce n'était pas la bonne réplique, mais il la prononça d'une voix sifflante, à peine audible. Il nicha sa main contre sa poitrine, à la manière d'un oiseau blessé. L'acteur qui incarnait Edgar l'observait attentivement. On pouvait encore croire en cet instant qu'Arthur était emporté

par son rôle mais, au premier rang de l'orchestre, un homme se leva de son siège. Il suivait une formation de secouriste paramédical. Sa petite amie le tira par la manche en chuchotant avec irritation : « Jeevan ! Qu'est-ce que tu *fais* ? » Lui-même n'aurait su le dire. Derrière, dans les rangs, on lui murmura de s'asseoir. Un placeur se dirigeait vers lui. Sur scène, la neige se mit à tomber.

« Le roitelet s'accouple, balbutia Arthur. Le roitelet… » Et Jeevan, qui connaissait très bien la pièce, s'aperçut que l'acteur était revenu une dizaine de répliques en arrière.

« Monsieur, dit le placeur, veuillez… »

Mais le temps était compté. Arthur Leander vacillait, les yeux dans le vague, et il devint évident pour Jeevan qu'il n'était plus dans la peau de Lear. Il écarta le placeur et s'élança vers les marches donnant accès au plateau, mais un deuxième ouvreur déboula dans l'allée, l'obligeant à se passer de l'escalier pour grimper sur la scène – plus haute qu'il ne l'avait cru. Il dut balancer un coup de pied au premier ouvreur qui se cramponnait à sa manche. Les flocons de neige, nota-t-il en passant, étaient des petits bouts de plastique translucide qui adhéraient à sa veste et lui frôlaient le visage. Edgar et Gloucester, distraits par le tumulte, ne regardaient pas Arthur qui était adossé à une colonne en contreplaqué, l'air absent. Des cris retentirent dans les coulisses et deux agents de sécurité s'approchèrent rapidement, mais Jeevan avait déjà rejoint Arthur. Il attrapa l'acteur dans ses bras à l'instant où celui-ci perdait connaissance et il l'allongea par terre avec précaution. Les flocons tombaient dru autour d'eux, chatoyant dans la lumière bleu-blanc. Arthur ne respirait plus. Les vigiles s'étaient arrêtés à quelques pas, ayant apparemment fini par comprendre que Jeevan n'était pas un fan détraqué. La salle était un tourbillon de voix, de flash d'appareils photo, d'exclamations indistinctes dans le noir.

« Bon Dieu, murmura Edgar. Seigneur Jésus… » Il avait laissé tomber l'accent anglais qu'il avait adopté pendant la

représentation et semblait maintenant, à l'entendre, originaire de l'Alabama, ce qui était bien le cas. Gloucester avait ôté le pansement qui lui couvrait la moitié du visage – à ce stade de la pièce, son personnage s'était fait crever les yeux – et paraissait cloué sur place. Il ouvrait et fermait la bouche comme un poisson.

Le cœur d'Arthur ne battait pas. Jeevan pratiqua un massage cardiaque. Un ordre fusa et le rideau s'abaissa, frou-frou de tissu qui retrancha le public de l'équation et réduisit de moitié l'éclairage de la scène. Les flocons en plastique virevoltaient toujours. Les agents de sécurité n'étaient plus là. Les lumières changèrent et le bleu-blanc de la tempête céda la place à une clarté fluorescente, presque jaune en comparaison. Jeevan s'activa en silence dans cette lumière margarine, jetant de brefs coups d'œil sur le visage d'Arthur. *Allez !* pensa-t-il. *Allez !* L'acteur avait les yeux clos. Quelqu'un secoua le rideau, côté salle, cherchant à tâtons une ouverture, et un homme plus âgé, en costume gris, vint s'agenouiller de l'autre côté d'Arthur.

« Je suis cardiologue, dit-il. Walter Jacobi. »

Il avait les yeux grossis par des lunettes à double foyer et les cheveux clairsemés au sommet du crâne.

« Jeevan Chaudhary. »

Jeevan n'aurait su dire depuis combien de temps il était là. Des gens s'agitaient autour de lui, mais ils semblaient flous et lointains, sauf Arthur et ce médecin qui venait de les rejoindre. C'était comme s'ils se trouvaient tous les trois dans l'œil du cyclone, en zone calme. Walter toucha avec douceur le front de l'acteur, tel un père apaisant un enfant fiévreux.

« Ils ont appelé une ambulance », dit-il.

Le rideau baissé conférait à la scène une intimité surprenante. Jeevan pensait au jour où il avait interviewé Arthur à Los Angeles, des années auparavant, durant sa brève carrière de journaliste à potins. Il pensait à sa compagne, Laura, en

se demandant si elle l'attendait encore à sa place, au premier rang, ou si elle était sortie dans le foyer. Il pensait : *Je vous en prie, respirez, je vous en prie…* Il pensait au quatrième mur que formait le rideau, faisant de la scène une vaste pièce dotée d'un espace caverneux en guise de plafond, avec des passerelles et des projecteurs fantomatiques entre lesquels une âme pouvait s'éclipser sans se faire remarquer. *Quelle idée ridicule !* songea-t-il. *Ne sois donc pas stupide.* N'empêche qu'il sentit un picotement sur sa nuque, comme si on l'observait du dessus.

« Voulez-vous que je prenne le relais ? » proposa Walter.

Comprenant que le cardiologue se sentait inutile, Jeevan acquiesça, ôta ses mains de la poitrine d'Arthur et lui céda la place.

Pas tout à fait une pièce, rectifia-t-il en parcourant la scène du regard. Elle avait quelque chose de trop transitoire : ces embrasures de portes, ces recoins sombres entre les coulisses, l'absence de plafond… On aurait plutôt dit un terminal, une gare ou un aéroport, un endroit où les gens passent rapidement. L'ambulance était arrivée et deux urgentistes s'avancèrent dans l'extravagante tempête de neige pour se pencher, tels des corbeaux, sur l'acteur à terre : un homme et une femme en uniforme foncé, elle si jeune qu'on aurait pu la prendre pour une adolescente. Ils bousculèrent Jeevan, qui se releva et s'écarta. La colonne contre laquelle s'était effondré Arthur se révéla lisse et vernie sous ses doigts, le bois peint imitant l'aspect de la pierre.

Partout, il y avait des machinistes, des comédiens, des fonctionnaires anonymes équipés d'écritoires à pinces. Jeevan entendit l'un d'eux maugréer : « Bon sang, on ne peut pas arrêter cette foutue neige ? » Près du rideau, Regan et Cordelia se tenaient par la taille en pleurant ; Edgar était assis en tailleur par terre, une main sur la bouche. Goneril parlait à mi-voix dans son cellulaire, les yeux assombris par ses faux cils.

Personne ne faisait attention à Jeevan, et il comprit que son rôle dans le spectacle était terminé. Les urgentistes ne

parvenaient apparemment pas à ranimer Arthur. Il eut envie de retrouver Laura. Elle l'attendait sans doute, bouleversée, dans le foyer. Peut-être – c'était une considération lointaine, mais néanmoins présente – trouverait-elle admirable le comportement de Jeevan.

Quelqu'un réussit enfin à stopper la chute de neige, et les derniers flocons translucides voltigèrent paresseusement. Jeevan cherchait le moyen le plus facile de quitter le plateau quand il entendit un sanglot. Il y avait là une fillette qu'il avait remarquée précédemment, l'une des petites actrices, agenouillée à côté du premier pilier sur sa gauche. Jeevan avait vu la pièce quatre fois, mais jamais avec des enfants, et cette innovation dans la mise en scène lui avait plu. La fillette devait avoir sept ou huit ans. Elle s'essuyait les yeux en un geste répétitif qui laissait des traînées de maquillage sur son visage et sur le dos de sa main.

« Écartez-vous », dit l'un des urgentistes, et l'autre se recula pendant qu'il administrait un choc électrique à la victime.

« Bonjour », dit Jeevan à la petite fille.

Il s'accroupit devant elle. Pourquoi ne l'avait-on pas éloignée d'ici ? Elle observait les urgentistes. Il n'avait aucune expérience des enfants, même s'il avait toujours désiré en avoir un ou deux, et il ne savait pas trop comment leur parler.

« Écartez-vous », répéta l'urgentiste.

« Ce n'est pas un spectacle pour toi, hasarda Jeevan.

– Il va mourir, hein ? balbutia-t-elle entre deux sanglots.

– Je ne sais pas. » Il aurait voulu la rassurer, mais il devait reconnaître que les choses se présentaient mal. Arthur gisait par terre, immobile après deux défibrillations, et Walter lui tenait le poignet d'un air sombre en guettant le retour du pouls. « Comment tu t'appelles ?

– Kirsten, répondit-elle. Kirsten Raymonde. » Son maquillage de scène était déconcertant.

« Où est ta maman, Kirsten ?

– Elle doit venir me chercher à onze heures.

– C'est fini, annonça l'urgentiste.

– Qui s'occupe de toi, alors, en attendant ?

– Tanya, la coach. » Comme la fillette continuait de regarder fixement Arthur, Jeevan se déplaça pour lui boucher la vue.

« Vingt et une heures quatorze, déclara Walter Jacobi.

– La coach ? répéta Jeevan.

– C'est comme ça qu'on l'appelle. Elle s'occupe de moi quand je suis au théâtre. »

Un homme en costume était apparu côté jardin et parlait d'un ton pressant aux urgentistes, qui sanglaient Arthur sur un brancard. Avec un haussement d'épaules, l'un d'eux rabattit la couverture pour appliquer un masque à oxygène sur le visage de l'acteur. Jeevan comprit que ce subterfuge était destiné à la famille, pour qu'elle n'apprenne pas le décès d'Arthur par le téléjournal du soir. Cette marque de délicatesse le toucha.

Il se redressa et tendit la main à l'enfant qui reniflait. « Viens, dit-il, on va essayer de dénicher Tanya. Elle te cherche certainement. »

En fait, c'était peu probable ; si Tanya avait cherché sa protégée, elle l'aurait sûrement déjà trouvée. Il conduisit la petite fille dans les coulisses, où régnait un véritable chaos : brouhaha, allées et venues, urgentistes criant de dégager le passage pour le brancard d'Arthur, escorté par Walter. La procession disparut dans le couloir, en direction de l'entrée des artistes, et le vacarme enfla encore dans son sillage, entre ceux qui pleuraient, ceux qui hurlaient dans leurs cellulaires, ceux qui, massés par petits groupes, se racontaient et re-racontaient l'histoire – « Et tout à coup, le voilà qui tombe sous mes yeux » –, ceux qui aboyaient des ordres ou ignoraient les ordres aboyés par d'autres.

« Tous ces gens…, dit Jeevan, qui n'aimait guère la foule. Est-ce que tu aperçois Tanya ?

– Non. Je ne la vois nulle part.

– Dans ce cas, nous allons rester ici et attendre qu'elle nous trouve. »

Il se rappelait avoir lu ce conseil dans une brochure expliquant ce qu'il fallait faire si on se perdait dans les bois. Quelques chaises étaient adossées au mur du fond ; il s'assit sur l'une d'elles, d'où il voyait l'envers du décor en contreplaqué non peint. Un machiniste balayait les flocons de neige.

« Est-ce qu'Arthur va guérir ? » Perchée sur le siège voisin, Kirsten serrait le tissu de sa robe dans ses petits poings.

« Tout à l'heure, dit Jeevan, il faisait la chose qu'il aimait le plus au monde. » Il fondait cette affirmation sur une interview d'Arthur qu'il avait lue un mois auparavant dans *The Globe and Mail* – « Toute ma vie, j'ai attendu d'être assez vieux pour jouer Lear, et je n'aime rien tant que d'être sur scène, le contact direct avec le public… » – mais, avec le recul, les mots sonnaient creux. Arthur était avant tout un acteur de cinéma, et qui à Hollywood est impatient de vieillir ?

Kirsten garda le silence. Jeevan enchaîna :

« Je veux dire par là que si la dernière chose qu'il a faite sur terre est de jouer la comédie, alors il devait certainement être heureux.

– Est-ce que c'est la dernière chose qu'il a faite sur terre ?

– Je crois, oui. Je suis désolé. »

La neige formait un tas scintillant derrière le décor, une petite montagne. Au bout d'un moment, Kirsten déclara :

« C'est ce que j'aime le plus au monde, moi aussi.

– Quoi donc ?

– Jouer la comédie. »

À cet instant, une jeune femme au visage baigné de larmes émergea de la foule, les bras tendus. Accordant à peine un coup d'œil à Jeevan, elle prit la main de Kirsten, qui regarda une fois par-dessus son épaule avant de disparaître.

Jeevan se leva et retourna sur la scène. Personne ne l'en empêcha. Il s'attendait plus ou moins à voir Laura là où il l'avait laissée, au milieu du premier rang – combien de temps s'était-il écoulé ? –, mais quand il écarta les rideaux de velours, le public était parti et les placeurs balayaient, ramassant les programmes abandonnés par terre, une écharpe oubliée sur le dossier d'un siège. Il sortit dans le foyer richement décoré et tapissé de rouge ; quelques spectateurs y traînaient encore, mais Laura n'était pas parmi eux. Il essaya de la joindre, seulement elle avait éteint son cellulaire pour la représentation et ne l'avait apparemment pas rallumé.

« Laura, dit-il à la boîte vocale, je suis dans le foyer. Je ne sais pas où tu es. »

Il se posta sur le seuil des toilettes pour dames et se renseigna auprès de l'employée, qui lui répondit qu'il n'y avait personne. Il fit le tour du foyer et se rendit au vestiaire, où son pardessus était l'un des derniers encore accrochés aux cintres. Le manteau bleu de Laura n'était plus là.

*

Il neigeait dans Yonge Street. En sortant du théâtre, Jeevan fut surpris par ces flocons qui faisaient écho à ceux, en plastique translucide, qui adhéraient encore à sa veste. Une demi-douzaine de paparazzi avaient passé la soirée devant l'entrée des artistes. Arthur n'était plus aussi célèbre qu'autrefois, mais ses photos se vendaient toujours, surtout maintenant qu'il était engagé dans un divorce homérique avec une actrice/mannequin qui l'avait trompé dans les bras d'un metteur en scène.

Jusque tout récemment, Jeevan avait lui-même été un paparazzi. Il avait espéré se faufiler devant ses anciens confrères sans se faire remarquer, mais ceux-ci possédaient, entre autres talents professionnels, celui de repérer les gens qui cherchaient à les éviter. Ils fondirent aussitôt sur lui.

« Tu as l'air en forme, dit l'un. Chouette manteau que tu as là. » Jeevan portait son caban, qui, sans être tout à fait assez chaud, présentait l'avantage de le faire moins ressembler à ses anciens collègues, qui avaient une prédilection pour les doudounes et les jeans. « Où étais-tu passé, mec ?

– J'ai travaillé dans un bar. Et suivi une formation de secouriste paramédical.

– Les urgences ? Sans blague ? Tu veux gagner ta vie en ramassant des ivrognes sur le trottoir ?

– Je veux faire quelque chose d'utile, si c'est le sens de ta question.

– Ouais, bon. Tu assistais bien à la représentation, dis-moi ? Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Plusieurs d'entre eux discutaient dans leurs cellulaires. « Crois-moi, le gars est mort, disait l'un. D'accord, la neige brouille un peu la photo, mais regarde la tête qu'il a sur celle que je viens de t'envoyer, où les infirmiers l'embarquent dans l'ambulance…

– J'ignore ce qui s'est passé, répondit Jeevan. Ils ont juste baissé le rideau au milieu du quatrième acte. » D'une part, il n'avait pas envie de parler à qui que ce soit, sauf peut-être à Laura ; d'autre part, il n'avait pas envie de leur parler à eux, en particulier. « Vous l'avez vu quand ils l'ont emmené ?

– Ils l'ont évacué sur un brancard par l'entrée des artistes, intervint l'un des photographes qui fumait une cigarette à petits gestes nerveux, saccadés. Urgentistes, ambulance… la totale.

– Comment allait-il ?

– Honnêtement ? Il avait l'air d'un putain de cadavre.

– Le botox a ses limites, ironisa un autre.

– Quelqu'un a fait une déclaration ?

– Un type en costard est venu nous parler. Épuisement et… attends voir… déshydratation. » Rires. « Chez ces gens-là, il s'agit toujours d'épuisement et de déshydratation, tu as remarqué ?

– Faudrait quand même les mettre au courant, ces acteurs, reprit l'homme au botox. Quelqu'un devrait avoir le courage d'en prendre un ou deux dans un coin et de leur dire : "Écoutez, les gars, faites passer le mot : il faut absorber des liquides et dormir de temps à autre, O. K. ?"

– Je crains d'en avoir vu encore moins que vous », dit Jeevan.

Faisant semblant de recevoir un appel important, il s'éloigna dans la rue, son cellulaire froid collé à l'oreille. Il se faufila dans une embrasure de porte, un demi-bloc plus loin, et composa à nouveau le numéro de Laura. Toujours pas de réponse.

S'il appelait un taxi, il serait chez lui en une demi-heure, mais ça lui plaisait d'être dehors, dans l'air limpide, à l'écart des autres. À présent, la neige tombait plus dru. Il se sentait vivant à un point extravagant, culpabilisant. Quelle injustice, son cœur qui pompait à la perfection pendant qu'Arthur gisait quelque part, immobile et glacé. Il remonta Yonge Street vers le nord, les mains enfouies dans les poches de son caban, les flocons lui picotant le visage.

Jeevan habitait à Cabbagetown, au nord-est du théâtre. C'était le genre de promenade qu'il faisait à vingt ans sans même y penser – quelques kilomètres de rues où passaient des tramways rouges –, mais cela ne lui était plus arrivé depuis un certain temps et il n'était pas sûr d'en avoir le courage maintenant. Cependant, quand il tourna à droite dans Carlton

Street, il fut emporté par son élan et dépassa le premier arrêt de tram.

Il atteignit Allan Gardens Park, situé plus ou moins à mi-parcours, et c'est là qu'une joie incongrue le prit par surprise. *Arthur est mort,* se dit-il, *tu n'as pas pu le sauver, il n'y a pas de quoi être heureux.* Et pourtant, si : il exultait, car il s'était demandé toute sa vie quel métier il pourrait bien exercer et il était maintenant certain – absolument certain – de vouloir devenir secouriste paramédical. Dans les moments où d'autres ne pouvaient que regarder, impuissants, il voulait être celui qui intervient.

Il éprouva le désir absurde de courir dans le parc. Celui-ci était rendu étranger par la tempête : neige et ombres mêlées, silhouettes noires des arbres, reflet subaquatique du dôme en verre d'une serre. Enfant, il avait aimé rester allongé sur le dos, dans le jardin, à regarder les flocons tomber sur lui. Cabbagetown était visible quelques blocs plus loin, avec les lumières de Parliament Street voilées par la neige. Son cellulaire vibra dans sa poche. Il s'arrêta pour lire le texto de Laura : *Je suis rentrée, j'avais la migraine. Peux-tu acheter du lait ?*

Et là, tout son élan le quitta. Il ne put aller plus loin. Les places de théâtre avaient été pour lui un geste romantique, du genre « passons une soirée en amoureux au lieu de nous disputer sans cesse », et elle l'avait abandonné pour rentrer à la maison, le laissant sur scène pratiquer un massage cardiaque sur un acteur mort – et voilà en plus qu'elle lui demandait d'acheter du lait ! Maintenant qu'il avait cessé de marcher, Jeevan avait froid. Ses orteils étaient engourdis. La magie de la tempête l'avait déserté et le bonheur qu'il ressentait quelques instants plus tôt s'estompait déjà. La nuit était noire et remplie de bruissements, la neige tombait, abondante et feutrée, réduisant les voitures garées dans la rue à d'informes silhouettes aux moelleux contours. Il redoutait ce qu'il risquait de dire à Laura s'il allait la retrouver. Il songea à se rendre dans un bar quelconque, mais il ne voulait parler

à personne – et, à la réflexion, il n'avait pas spécialement envie de se saouler. Juste d'être seul un moment, le temps de décider où aller. Il pénétra dans le parc silencieux.